

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 57, Number 4, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104727ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104727ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1990). Pages de journal. *Assurances*, 57(4), 626–640.
<https://doi.org/10.7202/1104727ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Montréal, 21 mai 1986

626

On ne se méfie pas suffisamment de la neige et des éléments naturels. Ainsi, deux jeunes Québécois font de l'escalade en montagne, quand tout à coup l'avalanche fond sur eux. À la première vague, ils résistent en se collant au rocher, mais la seconde les emporte dans une véritable trombe de neige. Les deux s'en tirent grâce aux sauveteurs, mais ils doivent être transportés d'urgence à l'hôpital où on les opérera. Ils crânent, paraît-il, mais ils sont bien mal en point.

On ne joue pas en vain avec les forces de la nature, que ce soit la mer, la neige ou les éléments déchaînés.

24 mai

« Un poète dans la pénombre ! » Ce vers que je lis, tout en écoutant du Haëndel, me rappelle un souvenir bien agréable. L'auteur, Robert Choquette, est devant nous, il a fait éteindre toutes les lumières, sauf une, chez nos amis Gariépy, à Montréal. Il lit ses vers qui, ma foi, sont somptueux. Nous l'écoutons avec plaisir, car il a une voix chaude et sympathique, qui fait valoir le poème que j'ai sous les yeux aujourd'hui. Il s'agit d'un livre, paru par la suite, que Robert Choquette a consacré à un grand musée d'Amérique : le Metropolitan de New-York. Le livre a donné lieu à une édition d'art, dont le peintre Holgate a illustré le texte avec de bien beaux bois. Comme tout cela est à la fois loin et près ! Et comme était charmante cette hôtesse qui nous recevait gentiment ce soir-là, sans vouloir autre chose qu'enchanter ses hôtes, même ceux qui, dans la vie, étaient bien loin de la poésie et des vers de douze pieds.

Comme on est loin du *bee bop*, du *rock* et autres frénésies collectives !



Logique et politique sont de bien beaux mots, mais mis ensemble, ne jurent-ils pas parfois ? Qu'on en juge !

Pendant la guerre de 1939, les Japonais, sans déclarer la guerre, bombardent Pearl Harbour, détruisent la flotte américaine du Pacifique et tuent un grand nombre de civils ; ce qui justifie M. Roosevelt de faire déclarer la guerre au Japon et à l'Allemagne. Jusque-là, tout s'enchaîne. Il se trouve cependant que, dans l'ouest du Canada, il y a une population japonaise dont une partie est devenue de citoyenneté canadienne. Elle a des droits, mais aussi des devoirs. On prend pour acquis qu'elle les oubliera à la première occasion ; on se rappelle le cheval de Troie pour les mettre en prison ou dans des camps de prisonniers, et l'on confisque leurs propriétés. Puis, viennent les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki.

627

Des années passent. Dans l'ouest du pays, on commence de réclamer que les Japonais (Canadiens spoliés) soient indemnisés. Les partis se font tirer l'oreille, mais devant le fait que le Japon est devenu un grand pays et un client important, on se demande si on a eu raison. Et l'on se convainc, quarante ans plus tard, qu'il faut indemniser les sujets canadiens que l'on a maltraités ainsi durant la guerre.

Mais pourquoi, en toute logique, ne fait-on pas la même chose pour les Métis, dont on a pendu le chef avant que l'Ouest ne devienne le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta ? À eux aussi, on a enlevé des terres. Tout récemment, aux Inuits et aux Cris, on a versé de lourdes indemnités pour justifier la prise en charge de leurs terres pour les grands barrages de la région de la baie de James.

Que deviennent les Acadiens dans tout cela ? On leur a enlevé leurs terres fertiles pour les donner aux colons anglais venus du sud. Il faut lire *Pélagie-la-Charrette* pour comprendre la misère de ces gens qu'on a laissés revenir, mais que l'on n'a pas aidés du tout, tant qu'au Nouveau-Brunswick ils n'ont pas tapé sur la table ou tant qu'à certains moments un parti n'a eu besoin d'eux.

Comme tout cela se défend mal, quand on se donne la peine de réfléchir. La politique, cette garce, ai-je osé écrire un jour à propos d'autres faits et d'autres moments. Je ne crois pas avoir eu tort d'affirmer cela. S'il est logique d'indemniser ceux à qui on a causé un tort sérieux, pourquoi s'en tiendrait-on aux Japonais, aux Indiens, aux Inuits que l'on a invités à préparer une constitution qui assurerait

leur autonomie dans le Nouveau-Québec. Or ils sont bien peu nombreux dans un immense territoire à peine exploré.

26 mai

628

De onze heures à trois heures, la rue Sainte-Catherine a été fermée à la circulation. On y a reçu l'équipe des Canadiens, vainqueurs de la coupe Stanley au hockey. Hier soir, après la partie, des vitrines ont été brisées et certains se sont livrés à la casse et au vol, de façon lamentable. Pourquoi faut-il que, bonnes ou mauvaises, les nouvelles d'un jeu donne lieu à de pareils désordres et au pillage ? Londres a eu des troubles de ce genre, après des parties de soccer. Mais cela ne justifie pas que l'on se conduise avec une pareille folie parce que l'on gagne cette coupe Stanley, si convoitée, il est vrai. Chaque fois, la foule se déchaîne, quel que soit le résultat, dans la ville dont l'équipe l'a emporté ; cette fois, les conséquences ont été assez sérieuses. La police ne s'attendait pas du tout à une pareille poussée de foule. Aussi, bien des gens s'en sont-ils donné à coeur joie en causant des dommages sérieux. Quelle bêtise, en somme !



*** est un homme intelligent, prévoyant, un bon organisateur. Il vient de le démontrer par des nominations dans un de ses groupes. Ainsi, sur les trois employés supérieurs qu'il a nommés, deux sont des jeunes, entre trente et quarante ans, un troisième est un aîné, ce dernier occupant le poste de président du conseil et de chef de la direction. De cette manière, il va former une équipe qui, à un moment donné, prendra la relève complète. Je pense que c'est une des choses dont il faut le féliciter, car assurer la continuité de la direction et de l'entreprise est une des choses les plus importantes. Sinon, on se trouve, à un moment donné, devant des gens trop vieux ou pas assez jeunes pour donner à l'entreprise les directives et l'allant nécessaires. Peut-être lui faudra-t-il prendre un virage que seule une jeune équipe peut assurer.



Voici une étude intéressante qui vient d'être publiée par la Commission des valeurs mobilières du Québec. Elle analyse la répartition des actions entre les Québécois :

a) suivant le revenu du foyer,

- b) suivant l'âge et, enfin,
- c) suivant la langue maternelle.

Les anglophones semblent avoir pris un intérêt beaucoup moins grand à la souscription d'actions dites RĒA, c'est-à-dire entrant sous le régime d'épargne-actions. Dans l'ensemble, les derniers chiffres indiquent la faveur dont ont joui les actions émises en vertu du régime, depuis quelques années. Il y a là une initiative qui a permis d'intéresser la bourgeoisie francophone, à la Bourse. Il pourrait y avoir des inconvénients, un jour ou l'autre⁽¹⁾, quand celle-ci sera secouée par des événements particuliers ou encore lorsque la cote aura nettement tendance à la baisse. D'un autre côté, dans l'intervalle, les gens auront appris et, peut-être, auront pu se mettre à l'abri ou, tout au moins, ils pourront se reprendre, pourvu qu'ils n'aient pas pris des risques excessifs. Il ne faudrait pas, en effet, que l'on revienne à l'état de choses qui existait en 1929-32.

629

Quand Jacques est passé par Cologne, en 1952, la ville était encore complètement détruite. Les gens habitaient dans les caves et menaient une vie terrible. Je me rappelle qu'il m'a écrit alors : « Je n'ai pas pu rencontrer une seule personne ayant eu quoi que ce soit à faire avec le nazisme. » J'ai pensé à cela récemment, en relisant le livre de Georges Pompidou : *Pour rétablir une vérité*. Pompidou note, à ce moment-là :

« Je devais par la suite constater avec étonnement que les Allemands que je rencontrais avaient tous oublié ou renié cette page de leur histoire. Cela ne les a jamais grandis à mes yeux. J'ai une profonde estime pour les Allemands qui ont résisté contre l'hitlérisme, en 1933 et 1944. J'en ai moins pour ceux qui l'ont renié à partir de 1945. »

1^{er} juin

Dans la *Gazette* d'aujourd'hui, on analyse un livre paru chez Waldenfield et Nigelson, à New-York et qui contient les lettres échangées entre Édouard VIII et M^{me} Wallis Simpson, avant que le roi ne devienne *Duke of Windsor* pour pouvoir épouser une roturière

(1) Comme l'on sait, en octobre 1987, la Bourse a subi une baisse importante. Tous les titres ont été atteints, quels que soient leur vigueur, leur résistance, leurs revenus.

et une divorcée. Le commentaire de Marion McCormick sur le livre est tout à fait dans le sens que j'avais donné moi-même à l'événement dans mes *Pages de Journal*, à l'époque. Voici comment s'exprime M^{me} McCormick :

“The duchess has had the last word. No still-suppressed documents are likely to throw a stronger light on the love affair that rocked the empire fifty years ago than these letters written by the lovers themselves”.

630 J'ai été dur pour l'ex-roi quand je l'ai jugé sur son abdication, mais je crois que j'avais raison. Il a fui devant ses responsabilités de monarque, à une époque où son pays avait un grand besoin d'autorité. Son frère – le pauvre – l'a remplacé sur le trône, mais il avait une faiblesse qui était presque une infirmité. Il bégayait. Or, dans ses discours, peu nombreux il est vrai, on était craintif en l'écoutant ; on se disait : « Pourvu qu'il ne bégaie pas. » Il le savait et on sentait l'effort énorme que cela lui demandait.

Même si le roi ne gouverne pas en Angleterre, il exerce une profonde influence. C'est pourquoi Édouard VIII paraissait fuir ses responsabilités, à la grande désolation de sa famille et des classes dirigeantes du Royaume-Uni. À peu près seul parmi les grands hommes politiques, Winston Churchill appuyait le mariage, contre la famille royale, l'archevêque de Canterbury et M. Baldwin, en particulier.

3 juin

Mon petit-fils est installé dans ma bibliothèque et il lit. Je lui demande quel est le livre qu'il a en main. C'est *Reines de France*, par Jean Cocteau. Je comprends qu'il semble non le parcourir, mais le lire avec attention, car Cocteau, quand il veut bien ne pas compliquer les choses, est intéressant, amusant. Mais Cocteau, pour un garçon de douze ans, est-il bien indiqué ? « Et toi, cher époux ! », me dit ma femme. Je dois avouer que je ne prenais pas dans la bibliothèque de mon père que des livres pieux. Il y en avait d'ailleurs fort peu. Il est vrai qu'à l'époque, les problèmes du couple étaient exposés avec moins de précision qu'on le fait maintenant. Mais si Cocteau, dans ce livre, parle des maîtresses plus que des reines, il le fait avec une modération inattendue et dans un style bien agréable. Malgré cela, je de-

mande au petit-fils de prendre autre chose. Gentiment, il ne se fait pas prier.



À Ottawa, on proteste contre le fait qu'on tient fermées les grilles de *Rideau Hall*, où habite le gouverneur général du Canada. Mais comment veut-on faire autrement, dans un monde où le terrorisme est une menace constante ? Autrefois, les gens pouvaient avoir accès assez librement au parc qui entoure la maison du représentant du roi. Avec l'audace des terroristes qui se manifeste en ce moment, il ne serait pas prudent de maintenir le libre accès aux abords du domaine. On ne pénètre pas librement dans *Buckingham Palace*. Pourquoi le ferait-on à *Rideau Hall* ?

631

Mais en ce moment, toute action entraîne une réaction dans le public, souvent le bon sens perdant toute sa valeur.

4 juin

Paul Beaulieu et Pierre Trottier, tous deux diplomates attachés à des moments divers aux Affaires étrangères du Canada, ont groupé autour d'eux un certain nombre de collègues qui alimentent avec certains autres membres de leur génération *Les Nouveaux Écrits du Canada français*. Dans l'ensemble, la langue de ces collaborateurs est excellente, mais leurs textes me paraissent parfois non pas sans intérêt, mais peu vivants, presque stéréotypés. On se croirait, à certains moments, devant des dépêches bien faites, des communiqués de diplomates à qui on a recommandé de faire bref. Il est probable que, s'ils continuent à collaborer à la revue, petit à petit ils vont assouplir leur pensée et leur style, pour devenir de véritables écrivains.

Certains articles, cependant, sont très intéressants. J'ai aimé, en particulier, les textes de Paul Beaulieu sur Dantin. Et aussi ces analyses de livres de Barbara Trottier. Je le lui ai écrit, mais comme la plupart des Canadiens, qui n'écrivent pas, elle ne m'a pas répondu. Alors qu'autrefois, on envoyait des lettres nombreuses et fort intéressantes dans bien des cas, maintenant on téléphone.

La source principale de documentation, pour celui qui étudie une famille ou une époque, est justement ces lettres gardées bien précieusement dans une malle ou dans un tiroir ; maintenant il faut la

chercher dans les journaux, ce qui est bien différent et empêche de pénétrer dans l'intimité de deux êtres.

5 juin

632 Après une assemblée tenue tôt ce matin (il est, en effet, huit heures), nous causons. Un de nos amis, qui connaît très bien les milieux officiels me dit que ***, malgré son poste, est extrêmement opposée à tout ce qui n'est pas libéral. Être libéral, au Canada, c'est faire partie d'un groupe dont les opinions ne sont guère différentes de celles des conservateurs, mais qui tient mordicus à son appartenance au parti. Tout ce qui n'en est pas est inintéressant et tout ce qui en est mérite une indulgence particulière. Il est lamentable de penser que des gens intelligents puissent raisonner ainsi et se refuser à reconnaître le mérite de quelqu'un parce qu'il est de l'autre côté de la barrière. Et cependant, *** est une personne intelligente, très mêlée à la vie mondaine pendant longtemps, puis à la vie politique et qui, en ce moment, occupe un poste où elle devrait faire montre, même dans l'intimité, d'une certaine indépendance d'esprit. Ne serait-elle pas alors d'esprit borné ? Bien au contraire, c'est une femme intéressante et qui remplit sa fonction de façon tout à fait remarquable, tout en gardant contre une partie de la population, qui ne pense pas comme elle, une attitude non seulement de réserve, de mauvais gré et même de mauvaise foi, pourrait-on dire.



Dans une annonce que je vois dans le dernier numéro du *Devoir économique*, on présente une toute petite machine à écrire portative. En la voyant, pourquoi ai-je pensé à celle que j'ai dû transporter en 1922, alors que j'accompagnais M. Édouard Montpetit à la conférence de Gênes et, par la suite, à la conférence de La Haye ? C'était une machine très lourde contenue dans une boîte de bois et que je transportais à travers l'Europe, car, de Gênes, la délégation canadienne s'était rendue en Hollande où avait lieu la seconde partie de la conférence internationale, qui s'était terminée en queue de poisson, les Allemands et les Russes s'étant entendus pour ne pas accepter les conditions des alliés. C'est ce jour-là que le *Times* de Londres avait noté pour la première fois, je crois : "*They agreed to disagree.*" Tout cela est loin, mais je m'en souviens avec une assez grande précision, certains jours. Je me rappelle, en particulier, quel service M. et M^{me}

Montpetit m'ont rendu en m'amenant avec eux comme secrétaire de la délégation canadienne et quelles fenêtres ils m'ont ouvertes sur le monde !

6 juin

*** est un excellent traducteur. Il a la passion de son métier, qu'il connaît à fond. D'un autre côté, il lui est impossible de critiquer ou de corriger sans employer des mots sinon blessants, du moins désagréables. Il est de ces gens qui ne peuvent pas parler de leur métier avec simplicité et qui, souvent, se laissent gagner par la colère, tout en disant des choses justes. Nous avons collaboré pendant plusieurs années à la revue *Assurances*. Constamment, j'étais obligé de lui dire : « Mais, mon cher ami, pourquoi dire des injures à des gens qui n'emploient pas les termes que vous jugez justes ? Il suffirait, il me semble, de leur faire observer leur erreur, sans aller jusqu'à les traiter presque d'imbéciles parce qu'ils ne raisonnent pas ou ne s'expriment pas comme nous. »

633

Je constate, dans un article qu'il a donné au *Devoir* récemment, qu'il ne change pas. Voici, en effet, son commentaire : « Superbe dans son mépris de la langue française, cette monstruosité s'étale en plusieurs exemplaires au coeur même du Vieux-Montréal. » Il a raison, mais pourquoi ne pas tout simplement exprimer sa pensée sans tout de suite aller jusqu'à prononcer le mot de *monstruosité* ?

Si je note sa manière ici, ce n'est pas pour m'en moquer, mais simplement pour la déplorer et pour noter à nouveau que nous avons travaillé ensemble à la revue *Assurances*, pendant de nombreuses années, en un véritable esprit de collaboration et d'entraide. S'il est un domaine où il faut faire équipe, c'est bien dans celui de la traduction.



En me rendant au Ritz, cet après-midi, j'ai entendu un jeune homme qui employait l'expression *f. . .*, qui est très vulgaire. Cela me rappela une mésaventure assez amusante au fond, arrivée à Paris il y a bien longtemps, à l'époque du train-exposition canadien. Nous avions, parmi nos compagnons, un jeune homme assez intelligent, culotté et qui parlait affreusement mal. Ce mot de *f. . .* était celui qu'il utilisait le plus fréquemment. Un jour, sans se rendre compte à qui il parlait, il s'est adressé ainsi au président de la maison Beauche-

min, M. Émilien Daoust, qui était l'ami intime de sir Lomer Gouin. Tous deux se trouvaient à Paris à ce moment-là. M. Daoust insistait pour que ses livres fussent à l'exposition qui avait lieu à l'orangerie des Tuileries. Brusquement, *** dit : "*Bring your f... books !*" M. Daoust, qui avait habité la Nouvelle-Angleterre pendant longtemps, savait exactement ce que cela voulait dire. Aussi était-il insulté. À tel point qu'il était allé voir sir Lomer pour se plaindre de la grossièreté du jeune Canadien. Celui-ci dut s'excuser bien platement. Nous n'avons pas voulu lui rappeler notre mise en garde, mais, pour une fois, il avait la récompense qu'il méritait depuis longtemps.

634

Il est curieux de constater qu'un mot entendu à un moment donné peut ramener très loin derrière. Il s'agit d'une scène qui s'est passée à Paris en 1923, moment où le train-exposition avait fait le tour de la France et s'était fixé à Paris, dans l'orangerie des Tuileries.

J'ai dit, dans *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*, ce qu'était ce train. Je n'y reviens pas. On l'appelait le « cirque Beaubien » entre nous, même si M. le sénateur Charles Beaubien nous traitait vraiment très bien. Il était un peu fantasque, un peu hautain, portant beau, mais généreux et dévoué aux jeunes qui l'accompagnaient et à la cause qui l'amenait en France.

12 juin

À signaler une double initiative intéressante de l'Alcan, cette grande société d'aluminium. Dans le grand hall de sa propriété de la rue Sherbrooke a lieu, certains jours, un concert qui dure de midi à une heure et demie. Hier, il y avait, en particulier, deux jeunes artistes chinois, l'un violoniste et l'autre pianiste. Cette dernière savait fort bien ne pas couvrir la sonorité du violon ; ce qui est essentiel chez une accompagnatrice. Le programme comportait aussi des sonates de violon non accompagnées, qui exigent un goût très fin et une assez grande habileté de la part de l'artiste ; ce qu'ils avaient dans les deux cas.

Aujourd'hui, un chœur, celui de l'Alcan, a donné un programme très agréable et assez bien composé. Chose curieuse, une chanson de Raynaldo Hahn semblait bien pâle immédiatement après deux airs d'opéra tirés de l'oeuvre de Mozart. Des deux, Mozart était le plus grand, le plus vivant. Et Dieu sait que vers 1920, Raynaldo Hahn nous semblait si charmant, si agréable à entendre.

La deuxième initiative intéressante du groupe Alcan, c'est l'immeuble nouveau qu'on a construit à l'arrière des façades du XIX^e siècle, restées intactes. Cela a permis d'établir un lien qui ne jure pas. Il y a là une conception récente de l'architecture qui impose certaines contraintes aux architectes, mais qui est très valable, parce qu'elle permet de conserver l'ancien sans qu'il jure avec le nouveau. Il y a un autre exemple, dans le cas de l'UQAM, où l'on a conservé les façades latérales et la flèche de l'ancienne église Saint-Jacques, à côté d'une construction moderne. L'intérieur, en particulier, est valable parce que l'extérieur est, dans l'ensemble, un peu banal.

635

En procédant ainsi, on est parvenu à garder certains immeubles particulièrement intéressants, construits à une époque où les arbres, les jardins et les façades de certaines maisons étaient encore à l'échelle humaine. Parfois, hélas ! on ne tient compte que d'un souvenir, sans se préoccuper de la valeur réelle de l'immeuble.

15 juin

*** me raconte une bien pénible histoire arrivée à une de nos connaissances. Z est propriétaire d'une usine. Il refuse de la vendre à son personnel, quand il a atteint un certain âge. Il préfère la céder à un groupe anglophone qui l'accueille à ses conseils et lui verse une forte somme. Fort heureusement, le montant s'accompagne d'un salaire payable sa vie durant, car *** s'aventure, à un moment donné, dans une entreprise minière. L'opération ne réussit pas et le laisse sans le sou, quand la banque qui avait fait le prêt nécessaire veut rentrer dans son argent. Les actions dégringolent et *** perd tout, y compris ses fauteuils d'administrateur, qu'on lui avait offerts auparavant. Fort heureusement, il y a le salaire qu'il a eu la sagesse de se faire garantir. Comme quoi il faut trop souvent revenir au dicton populaire : « Chacun son métier et les vaches seront bien gardées. »

*** est mort : l'aventure ayant été trop dure pour un vieux coeur incapable de résister à pareille épreuve.



M. Kurt Waldheim a été élu président de l'Autriche, malgré le dossier que l'on avait constitué contre lui au cours de la dernière guerre. Les Autrichiens ont agi comme ils l'entendaient, en prenant l'attitude qu'ils croyaient bonne, malgré les très lourdes accusations

portées contre leur compatriote. Il y avait là une intrusion bien détestable de l'étranger dans les affaires de leur pays. Ce fut, pense-t-on, une des raisons pour lesquelles on a élu un homme contre lequel les pires dossiers avaient été constitués.

636 Ce qui est assez étonnant, dans toute cette campagne d'une aussi violente propagande entretenue par certains groupes de l'extérieur, c'est qu'on ait choisi pour la mener, d'attendre que M. Waldheim ne soit plus secrétaire général de l'O.N.U. Pourquoi tout à coup est-il devenu un ancien criminel de guerre, alors qu'il a été à l'O.N.U. pendant plusieurs années et qu'il était reconnu comme un administrateur de grande valeur, jouissant du respect de chacun, semble-t-il ?

Des milieux juifs et yougoslaves ont mené une campagne d'une violence extraordinaire, mais qui a eu pour résultat, semble-t-il, de grouper derrière le candidat autrichien une foule de gens qui, peut-être, auraient voté contre lui. De toute manière, cela pourrait indiquer qu'une forte partie de l'opinion a gardé un souvenir précis et excellent de l'époque hitlérienne, à moins, encore une fois, qu'il y ait eu là un sursaut nationaliste survenu chez des gens qui ne veulent pas que l'opinion juive ou yougoslave mène les affaires de leur pays.



Du poste *Vermont ETV* viennent d'excellents programmes. Or, chose inattendue, le poste ne vit que des dons de son auditoire. Un jour, j'ai envoyé un premier chèque ; on m'en a remercié. Au second, je reçois une carte postale d'une jeune femme qui s'intitule *Development Director*, m'appelle tout gentiment "Dear Gerard" et me dit : "We are grateful for your support."

La manière est un peu familière ; Germaine et moi en rions, mais je ne peux m'empêcher de l'opposer à celle de certain ecclésiastique – pourtant fort aimable – qui n'accuse réception ni des livres, ni des chèques que je lui ai envoyés périodiquement. Il semble qu'à l'église, demander est suffisant ; remercier n'étant pas nécessaire, puisqu'on donne à Dieu. Mais à côté de lui, n'y a-t-il pas son serviteur qui pourrait écrire un mot, tout au moins, pour montrer son appréciation ? Comment expliquer, à côté de cela, son dévouement à ses ouailles et ses initiatives ? C'est qu'écrire, pour lui, n'a aucune

importance, sans doute, seul l'aspect moral des choses comptant. C'est un point de vue que je ne partage pas.

17 juin

J'ai écrit précédemment qu'à mon avis, la Société royale du Canada passe par une crise. La Société existe depuis un siècle et elle a graduellement établi certaines habitudes, certaines manières de procéder, sans aller assez loin pour que l'État prenne un intérêt direct à ses initiatives et à ses ressources afin qu'elle puisse faire davantage. Par ailleurs, ses membres se trouvent répartis dans tout le Canada. Aussi une réunion qui a lieu à Ottawa, à Toronto, à Winnipeg ou à Vancouver entraîne-t-elle des frais considérables que ne permet pas de payer le budget actuel de la Société. Comme elle existe depuis très longtemps, elle a eu certains dons, mais pour que son action soit nationale, il faudrait qu'elle ait des fonds beaucoup plus élevés.

637

M. Gilles Paquet a écrit une plaquette sur le sujet, avec un titre assez étonnant si son texte est vigoureux et plein de sève.

Il faudra que l'on fasse quelque chose si on veut sortir la Société d'une certaine torpeur, si l'on veut que ses membres prennent part à des colloques, des discussions, des réflexions collectives correspondant à la qualité de ses membres.

Je souhaite vraiment que l'on suive certaines des suggestions faites par M. Paquet pour que la Société ne reste pas ce qu'elle est actuellement : un club de gens prestigieux, mais qui ne jouent pas dans leur pays le rôle qu'on pourrait en attendre. Pour cela, il faudrait que le gouvernement fédéral s'intéresse à la Société et à ses initiatives.⁽²⁾ Il serait indispensable, cependant, qu'il mette à la disposition de la Société les fonds nécessaires et que, par son exemple, celle-ci entraîne l'aide du public et de ses membres. M. Paquet suggère une souscription de \$1,000 par membre. Je serais tout à fait disposé à le faire si, par ailleurs, on répondait rapidement aux lettres que je me permets d'adresser à la Société de temps à autre. C'est un point de vue personnel qui n'a rien à voir avec l'avenir de la Société.

18 juin

On parle d'une taxe fédérale sur les transactions. J'ai déjà noté le sens ordinaire du mot *transaction*. Si on le considère dans cette ex-

⁽²⁾ Depuis, un président, plein d'allant, a obtenu que l'État vienne à la rescousse.

pression officielle, cela voudrait vraiment dire « taxe sur les compromis ». Or, ce que le gouvernement vise, c'est d'imposer une taxe sur les opérations commerciales, industrielles ou financières. C'est un autre exemple des faux amis.



638

Mon ami Pierre Chouinard a, dans son bureau, une vieille police d'assurance datant de 1847, émise au nom de Maurice Cuvillier. Cela évoque en moi le souvenir de Luce Cuvillier, cette femme qui a entraîné la rupture du mariage de George-Étienne Cartier et de sa femme. Comme je l'ai noté dans mon livre sur les Fabre, Hortense Cartier, née Fabre, est allée habiter en Italie d'abord, puis en France où elle a eu une maison à Cannes.

Sa fille aînée était assez âgée pour se rendre compte de ce qui s'était passé. À telle enseigne qu'on trouve dans son journal la note suivante : « La Cuvillier est à Londres en ce moment. » On sent qu'elle était au courant de tout et qu'elle rendait sa cousine responsable de la mésentente qui avait entraîné le départ de sa mère, après la mort de sir George-Étienne Cartier à Londres. Celle-ci ne voulut jamais revenir au Canada, à cause du testament de son mari, très flatteur pour Luce Cuvillier mais insultant pour elle.

19 juin

Avec Germaine, nous avons visité une exposition intéressante, celle de Miro, au musée des Beaux-Arts, rue Sherbrooke. Les principales pièces viennent du musée Maeght de Saint-Paul de Vence. Il y avait surtout une magnifique tapisserie de haute laine, qui prend tout son éclat quand on la regarde du palier supérieur du musée, auquel donne accès le grand escalier d'honneur. J'y ai vu et admiré aussi des eaux-fortes en couleurs et de bien curieuses gravures. Mais à côté de cela, comme sont loufoques les sculptures du grand peintre ! Comment les Maeght ont-ils pu attacher tant d'importance à tant de choses étranges ? En sortant du musée, j'ai fait sursauter une charmante jeune femme, guide bénévole, en parlant de Miro comme d'un fou génial. « Monsieur, m'a-t-elle dit, je ne veux me rappeler que le second des deux mots que vous avez employés. Génial est bien ce qui s'applique à l'oeuvre de ce grand artiste. » « Excusez-moi de vous avoir blessée, lui ai-je dit, mais je ne peux séparer l'un de l'autre. » Peut-être serais-je prêt, cependant, à modifier la formule ainsi : « ce

génial loufoque ». Car dans ces pseudo-sculptures, tout est, en effet, ni baroque, ni bizarre, mais, encore une fois, loufoque.

Comme pour Picasso, je crains qu'il n'y ait une part de snobisme dans l'admiration que beaucoup de gens partagent, il est vrai. Picasso cherchait des formes nouvelles, Miro employait des formes actuelles, existantes, mais en les déformant, en les caricaturant.

Je pense que la vogue de Miro sculpteur disparaîtra beaucoup plus vite que celle de Picasso peintre, car de ce dernier, on gardera toujours le souvenir des oeuvres antérieures à la période déformatrice.

639

Mais ai-je la compétence voulue pour discuter de tout cela ? Non, mais disons que c'est ma réaction que j'exprime en toute simplicité, quitte à me faire dire par les admirateurs de l'un et de l'autre artistes que je n'y connais rien ; ce qui est vrai, mais je ne pousse pas le snobisme jusqu'à accepter de trouver admirable une oeuvre qui me déplaît foncièrement.

Comme pour Picasso, quel battage de publicité on a fait ! Pour Miro, on est allé jusqu'à avoir des bouffons dans la rue, des danses et des chants espagnols rendus par des artistes venus pour célébrer l'ouverture officielle de l'exposition.



Près du square Youville, il y a un musée consacré à Marc-Aurèle Fortin. On y trouve ses plus belles oeuvres réunies par trois ou quatre collectionneurs, je crois, et qui, en s'unissant, ont pu faire l'achat d'un vieil immeuble, très bien transformé pour accueillir le musée Fortin dans ce qu'on appelle le Vieux-Montréal. On y trouve également en ce moment une exposition consacrée à l'oeuvre de Jean-Philippe Dallaire, peintre de Hull, affreusement malheureux dans un milieu qui tenait plus du cloaque que d'une ville moderne, à une époque où l'on y trouvait l'usine Eddy dont sir Robert Borden hérita un jour, en même temps que de la fortune d'une riche et vieille dame qui lui voulait du bien. Dallaire fut accueilli un moment par les Dominicains d'Ottawa et par le père Lévesque, en particulier. Puis il quitta Ottawa pour Paris. Il y vécut une vie miséreuse, car à l'époque il était un peintre à peu près inconnu. Il resta à Paris pendant la dernière guerre et il fut interné dans un camp par les Allemands. Une fois la paix revenue, il revint au Canada où sa peinture étonna, scan-

dalisa même. Puis il mourut et, soudain, il y eut pour son oeuvre un engouement extraordinaire. Récemment, on notait que sa peinture cotait moins haut que certaines oeuvres de ses contemporains, mais que certaines de ses toiles atteignaient tout de même la somme de \$50,000.

Quelle pitié que ce peintre original ait été si malheureux de son vivant et que tout à coup, après sa mort, on ait porté son oeuvre sinon aux nues, du moins au niveau des plus grands peintres canadiens !

640

J'ai de lui une aquarelle assez fraîche et un dessin curieux : oeuvre mineure, mais qui ne manque pas d'intérêt. Je me les suis procurés au hasard de mes visites dans certaines galeries, à une époque où j'achetais encore.